

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a un grand défaut dans la forme du costume actuel, et il saute aux yeux de quiconque y prend garde : c'est le manque d'harmonie existant entre la largeur du haut du buste et celle du bas. Grâce aux nouveaux corsets, très-perfectionnés au point de vue de l'effacement du corps, et grâce aux combinaisons des couturières, les femmes qui se soumettent à ce « lami-noir » de la coquetterie paraissent presque sveltes, et les femmes maigres ont l'air de sylphes !

Il en est ainsi, du moins, à partir de la taille : car, pour les épaules, on n'a encore rien obtenu, et cela s'explique. Malgré la nouvelle coupe de corsage, qui consiste à tellement épauler la manche que celle-ci empiète et sur le dos et sur les devant, il est impossible d'amoindrir en réalité la largeur des épaules. De là cette monstruosité — que nous déplorons — du développement trop prononcé du haut du buste par rapport au bas. C'est même à cette cause que nous devons attribuer la faveur du corsage montant pour le soir et, dans tous les cas, la préférence accordée aux décolletés carrés comme s'harmonisant le mieux avec le reste de la toilette. En résumé, il faut proportionner le collant des jupons en raison des exigences naturelles du sujet et ne pas trop comprimer sur un point alors qu'on ne peut établir l'équilibre du côté opposé. « Chassez le naturel, il revient au galop, » a-t-on dit à propos de caractère. Cette vieille et célèbre métaphore pourrait tout aussi justement s'appliquer au sujet dont nous parlons.

Voici, comme toilette de soirée, un modèle empreint d'un grand caractère d'élégance : — Robe princesse à traîne, en velours vert émeraude, ouverte en carré devant, où elle ne forme qu'une cuirasse. Le tablier, en lampas crème légèrement bouillonné, est encadré par la cuirasse et le jupon, et tous les bords du velours, y compris la traîne, sont ornés d'une dentelle en filigrane d'or rabattue sur l'étoffe. Les manches, en même lampas crème, sont froncées et coupées de place en place par des bra-

celets de velours vert émeraude garnis de la même dentelle.

Enregistrons à l'avoir des COUTURIÈRES une nouveauté qui ne manque pas de charme, celle des manches courtes adaptées aux corsages du soir ; c'est-à-dire une manche s'arrêtant avant le coude, avec un volant de dentelle rejoignant celui-ci. — Voilà les gants longs plus que jamais de mise et le retour de la mitaine de soie à peu près assuré.



P. N° 301. — COSTUMES D'ENFANTS.

est, en dépit de son nom, une parure de jeune femme très-seyante ; elle se compose d'une large ruche à plis doubles, faite en velours ou peluche et doublée de soie. Une ruche en plissé de crêpe lisse festonné forme collerette intérieure ; un groupe de fleurs et de ruban clôt le bas du fichu. Nous en avons aperçu de gracieux modèles : un en peluche blanc crème, doublé de satin rose, avec bouquet de pensées sauvages, nœuds bleus et dentelles crème ; un autre en peluche rouge, doublé de faille crème, fermé par deux camélias et une dentelle d'or.

Les LINGÈRES parisiennes poussent à la coquetterie d'une façon si séduisante qu'il est presque impossible de résister. Ce sont de délicieuses chemises de jour en batiste, percale ou foulard, sans manches et boutonnées sur les épaules, encadrées de riches dentelles et d'entre-deux formant quelquefois plastron devant. Des pantalons « zouave » assortis aux chemises et garnis de rubans nouant sous le genou ; d'autres en flanelle rouge, rose, bleue, à volants festonnés ; d'autres encore en foulard, avec volants et entre-deux de valenciennes. De mignons jupons de dessous accompagnant les pantalons et disposés de la même façon ; quelques-uns, plus élégants encore, sont en satin ouaté et piqué. Le tout, parfumé à l'iris, réjouit également la vue et l'odorat.

Le col Louis XIII, en toile et haute guipure Renaissance, est fort goûté pour bébés et fillettes ; il se termine devant par la même dentelle formant barbe.

La collerette *Douairière*

La capote de tulle blanc et velours noir est une innovation due à l'une de nos plus célèbres modistes; cette nouveauté obtient un succès étonnant. Le tulle est bouillonné, le velours forme le bord et les brides, et une dentelle blanche constitue le bavot. Des fleurs, un oiseau, une touffe de plumes servent à l'orner, mais d'une façon calme.

Il y a une certaine tendance à revenir au « tour de tête », mais rien dans ce renouveau ne rappelle l'antique ruche de nos mères. Il est aujourd'hui en tulle neige, délicatement tuyauté et sans alliance aucune. Ajoutons que, comme le chapeau moderne est petit et se place au sommet de la coiffure, le tour de tête n'a pas l'inconvénient de former une auréole désagréable.

Les barbes de dentelle crème, toujours si goûtées, ne se posent plus de la même façon; au lieu de les croiser négligemment derrière, on les place sur le haut du chapeau, en formant un nœud alsacien; elles descendent ensuite tout naturellement sur les côtés pour former la mentonnière. Nous avons vu une autre disposition qui consiste à faire de ces barbes un coquillé formant une sorte de fond derrière, dans lequel on place une plume, des fleurs, un oiseau; après quoi les barbes suivent le cours de leur destinée ordinaire.

L'or, l'argent, l'acier continuent d'entrer pour une large part dans l'ornementation des chapeaux; on en abuse même, selon nous, mais cette « fantasia » sera de courte durée, comme tout ce qui est de mauvais goût.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 301.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petit garçon de 5 à 6 ans: costume honnois en velours marron. — Pantalon zouave boutonné sous le genou et fermé à la taille par une ceinture boutonnée sur le côté. — Long paletot sac croisé devant par deux rangées de boutons de nacre; col, bordure du vêtement et parements des manches en renard argenté ou fourrure blanche. — Calotte en velours assorti et même fourrure. — Grandes guêtres en tricot double de laine blanche et petits boutons de nacre.

2. Petite fille de 2 à 3 ans. — Robe en molleton de laine damassé et blanc, de forme princesse devant, avec une double rangée de boutons de nacre encadrée de bandes de cachemire écossais. Col rabattu, poches et parements des manches en écossais semblable. Ceinture en ruban rouge maintenant les plis plats de la jupe par derrière. — Chapeau de peluche blanche; fond mou et coulissé au bord formant ruche. Nœuds de ruban sur le côté et derrière, avec plume blanche retombant sur le côté opposé.

G. N° 387.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en faille et gaze crème. — Jupou à traîne, garni devant d'un tablier de gaze toute bouillonnée, entouré d'un plissé et d'un volant froncé, avec guirlande de feuillage de houx formant la tête. Deux autres guirlandes surmontent celle-ci de distance en distance. — Le reste de la toilette se compose d'un corsage en faille, recouvert d'une gaze, lequel forme tunique princesse derrière et petit tablier. Ce tablier est entouré d'un volant et d'une guirlande de houx faisant suite aux autres. Les côtés de la tunique sont découpés en larges coquilles entourées de petits biais de faille et d'un volant; ces coquilles, drapées sur elles-mêmes, sont fixées à la tunique par des branches de houx, et les dernières forment traîne sur la jupe de soie. Le haut du corsage est entouré d'un volant ruché, avec plissé de crêpe lisse sortant du bord et épaulettes en feuilles de houx. C'est par derrière qu'il est lacé, et la tunique, forme au bas de la fente, un pouff soutenu par un nœud à large ruban.

2. Sortie de bal en cachemire blanc. — Sa forme est celle d'un ample paletot dont les manches sont prises sous un pli Watteau placé au milieu du dos. Un capuchon simulé, ayant deux pointes, tombe sur le pli Watteau; il est composé de velours noir et de cachemire, avec des glands aux pointes et des franges sur les bords. Les manches sont fendues dans leur largeur; des pattes de velours noir, avec un bouton au milieu, en rapprochent les bords. Galons et franges au bord des manches et au bas du vêtement. — Garniture en soie blanche, en or, en argent ou acier.

G. N° 396.

TOILETTES D'INTERIEUR. — 1. Robe de chambre à courte traîne, en molleton de laine gris perle. Ce vêtement est de forme princesse, tout droit devant, cintré avec pli Watteau derrière. Le milieu est fermé par des pattes bordées de soie, avec boutons assortis sur chaque extrémité. Les poches, ouvertes sur le côté, sont ornées d'une patte pareille aux précédentes. Trois revers bordés de soie et superposés terminent le bas des manches. — Une pèlerine-carrick, à cinq collets et col montant brodés également, complète l'ensemble de la toilette.

2. Costume de faille et cachemire vert bouteille. — Jupou de faille, à traîne entourée d'un volant terminé par un plissé; la tête du volant est ornée d'un bouillonné coupé en biais par des bandes étroites coulissées. — Tablier en cachemire, drapé à plis remontants et fixé derrière, avec une haute frange postillon sur le bord inférieur. Une largeur de faille montée avec trois plis simule autant de coques; cette largeur est ensuite rassemblée en une seule coque, et le reste retombe tout plat avec une frange assortie aux précédentes. — Corsage de cachemire, à basque pointue devant et derrière, garni dans le haut d'un col double en plissés de faille. Les manches sont moitié en laine et moitié en faille; cette dernière partie, bouillonnée vers le coude, est rayée de coulisses; deux volants plissés terminent le tout.

Description de la gravure coloriée n° 1201.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en satin et gaze bouton d'or. — Jupou à traîne, recouvert tout autour de gaze coulissée en long et garni dans le bas de volants alternés en satin et gaze, avec ruche de gaze formant tête. — Tablier en satin et gaze, drapé et tendu jusque derrière, où il se fixe en formant une large coque à bout pendant. Une guirlande de fleurs des champs borde le tablier, se groupe sur le nœud derrière et retombe en traîne. — Cuirasse en satin recouverte de gaze, bordée d'un rouleauté et lacée derrière. Le haut est entouré d'une guirlande de fleurs des champs formant sur le côté devant un bouquet et de petites traînes. Manches bouillonnées, terminées par un plissé en crêpe lisse. — Dans les cheveux, semis de baguettes d'or et bouquet assorti aux guirlandes.

2. Costume en tarlatane blanche et taffetas rose. — Jupou à traîne, garni dans le bas d'un plissé de 40 cent. pour le milieu devant, de trois plissés superposés et placés en biais pour les côtés, et de trois volants froncés pour la traîne. — Tunique très-longue, entourée d'un volant et formant tablier devant; second tablier court pour le haut, également garni d'un volant. Des guirlandes de roses de mai forment la tête des deux volants. Un ruban rose s'échappe du dessous du premier volant et vient soutenir les draperies de la tunique par derrière en y formant un nœud. — Cuirasse en taffetas rose, décolletée et boutonnée devant; un bouillonné de tarlatane blanche, garni de dentelle, s'échappe du haut et forme les manches avec épaulettes de roses. Berthe en taffetas, drapée devant et derrière, avec nœud au milieu. Des côtés fendus de la cuirasse partent deux rubans roses qui entourent la tunique, la relevant en pouff sous lequel ils forment un nœud. — Groupes de roses sur le sommet de la coiffure devant et dans le bas derrière.

Description de la figurine coloriée L. n° 68.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille et broché de deux tons gris souris. — Jupou à courte traîne, monté à larges plis derrière, entouré devant de trois ruchés. — Tunique formant un tablier et trois largeurs indépendantes. Le tablier est drapé et réuni sur les côtés aux deux largeurs voisines, qui sont pliées et resserrées dans le bas par une poche coulissée et se terminent en larges coques. La largeur du milieu, également drapée, est fixée dans le bas par un gros nœud à bouts flottants. — Corsage à basques d'habit derrière, fendues au milieu, avec liséré sur les bords. Les manches entourées d'un ruché et d'un parement mousquetaire. — Chapeau assorti, en velours et turquoise de deux tons, avec plume rose.

DÉTAILS DE MODES

G. N° 594.

MODÈLES DE CHAPEAUX, COIFFURES, LINGERIE, ETC.

1. Collerette en toile blanche ruchée, montée sur un corps de fichu arrondi comme une pèlerine; nœud de cravate en surah crème. Ce genre de col a cela de commode qu'on le met et le retire sans défaire son corsage.

2. Coiffure de femme âgée. Écharpe en dentelle espagnole noire, posée

simplement en frileuse sur la tête et nouée sous le menton; un nœud de ruban cardinal orne le sommet de la coiffure. — Ce modèle sort de la maison Day-Fallette.



1. Collerette ruchée.

3. Coiffure *Lamballe* pour jeune femme. — Châle de tulle et dentelle Colville; la pointe du milieu, posée en arrière, reste ainsi maintenue par



2. Coiffure de dame âgée.

un ruban crème qui entoure la tête et se noue derrière. Les deux autres pointes retombent en barbe sur les côtés. Nœud de papillon, fixant un groupe d'œillets roses mélangés de bruyère, posé sur le côté. — Modèle de Mme Day-Fallette.

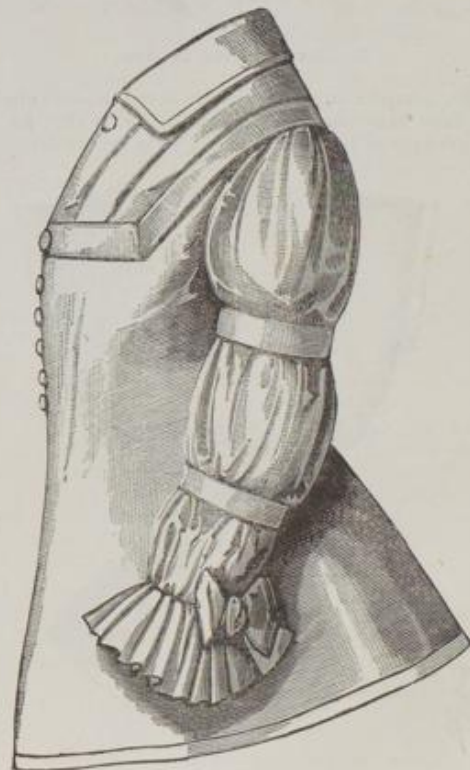
4. Matinée en basin blanc demi-ajustée. Le col rabattu et le haut du vêtement sont en batiste d'Irlande rose chair, avec de gros plis creux encadrés par une bande piquée formant le carré. Manches de batiste rose fron-

cée en haut et en bas où elles se terminent par un plissé et un nœud;



3. Coiffure *Lamballe*.

deux bracelets de même étoffe entourent le milieu du bras, formant ainsi trois bouffants.



4. Matinée en basin blanc.

5. Chapeau de feutre bleu marine. — Passe relevée d'un côté, où elle

est maintenue par des roses, et bordure de galon d'acier. Coques de tur-



5. Chapeau de feutre.

quoise grisaille, groupées au sommet contre la calotte, avec une branche de roses et une plume grise dont la pointe tombe sur le côté. La même disposition de garniture se répète dans le bas de la calotte derrière.



6. Corsage de dessous.

6. Corsage de dessous (cache-corset) en fine percale, sans manches et décolleté en carré. Bande festonnée sur tous les bords et boutons de percale pour fermer devant.

7. Col rabattu et bouts de cravate en toile fine, entourés de broderie sur même étoffe. — Sous-manche assortie.



7. Parure en toile fine.

8. Chapeau de velours caroubier foncé. Passe doublée de turquoise cré-



8. Chapeau de velours.

me faisant bordure sur le dessus. Bandeau de même soie et groupe de roses thé. Écharpe crème autour de la calotte, formant au sommet plusieurs coques qui dissimulent le pied d'une touffe de plumes de coq.

CHRONIQUE MONDAINE

Voilà l'hiver pour de vrai, — l'hiver poétique et charmant, — avec le ciel bleuté plein de lumière, et le sol net et glacé. Le bois sans feuille prend un aspect particulier qui, pour le laisser sans mystère, ne le laisse pas sans attrait. C'est la saison des patins et des fourrures, des courses à pied et des pelisses. Les femmes sont ravissantes à voir trotter, marchant solidement sur la terre bien sèche, talonnant de la bottine comme pour marquer le pas et pelotonnées dans leurs paletots, le petit manchon serré contre la poitrine.

C'est temps d'élection pour les jolis pieds, et si vous voulez voir comment on se chausse à Paris, vous n'avez qu'à faire le tour du lac par une de ces après-midi ensoleillées au ciel et glacées sur la terre. La pantoufle de Gendrillon, à la microscopie légendaire, n'est qu'une savate, comparée aux bottines qui piaffent, en se hâtant, le long de la contre-allée du lac. Les Parisiennes n'ont rien à envier, ni aux héroïnes des contes de fée, ni aux Andalouses, pour la ténuité des extrémités.

Et quels costumes affriolants enfante cette saison de bise ! Le printemps a inspiré bien des idylles ; je trouve que le temps de la froydure, — comme disait Clément Marot — pourrait aspirer au dithyrambe. Il chanterait les plaisirs de l'hiver au dehors, les sports qu'il comporte, le patinage, les courses en traîneau ; puis il célébrerait les charmes du foyer qu'il entraîne : le coin du feu et ses douces causeries, les soirées et les fêtes. Dans le calendrier mondain, chaque saison, je pourrais dire chaque mois, correspond à des plaisirs et à des luxes. La saison où nous sommes a sa large part des deux, et si l'on en doutait, on n'aurait qu'à se rendre au *Skating-Club*. On verrait comme on s'y amuse et comment on s'y habille.

Le Cercle des patineurs est en liesse, et l'on y forme sur la glace les projets les plus merveilleux. Pourvu que les belles idées n'aient pas le sort du pot au lait de Perrette et que le dégel ne vienne pas les rejeter à l'eau ! En attendant, le *Skating-Club* a une animation charmante et est devenu le centre de réunion du Paris élégant. Les femmes s'y montrent intrépides sur la glace et y rivalisent de grâce et d'habileté. Si la jeune Amérique multiplie ses représentantes au *Skating*, la France n'y figure pas sans avantage.

Comme vous le pensez, les jolis costumes ne manquent pas sur les laes du bois de Boulogne. Il y en a de toutes les coupes et de toutes les étoffes, drap et velours. Un des plus charmants est en gros drap anglais : la jupe faite simplement à plis à la religieuse, avec la veste-cantinière serrée à la taille ; un large galon de laine tressée pour toute garniture. Très-jolis aussi les costumes de serge à la russe à double jupe, la seconde formant tunique, et garnis de galons de métal alternant avec des bandes de fourrure. Une toilette de patinage, qu'il ne faut pas non plus oublier, rappelle les costumes du commencement de ce siècle en Angleterre : la robe est faite en redingote à double petit collet, le tout orné de fourrures ou de bandes de broderie de perles de Bliard sur velours assorti à la nuance de l'étoffe. Cette façon de costume est des plus seyantes pour les femmes sveltes et élancées. Nous verrons bientôt les nouveautés dans les toilettes de patinage que vont enfanter les grandes fêtes de nuit qui se préparent au *Skating*, — si toutefois le thermomètre daigne le permettre.

La glace aidant, le monde reprend ses quartiers d'hiver à Paris, et quelques salons, plus hardis en hospitalité que les autres, ont ouvert leurs portes. La princesse Troubetzkoi a promis de faire trêve à ses *raouts* politiques par une soirée dansante, et Mme Alexandre de Girardin annonce une seconde édition de son bal costumé, si réussi, de l'hiver dernier.

A propos de cette sympathique et distinguée personnalité de la haute société française, il nous faut noter un événement qui intéresse un détail très-important de la toilette féminine.

M. Gabriel Coffinières, le maître aquarelliste, vient de révolutionner le genre adopté pour la peinture des éventails. Il les rend personnels aux doigts qui les manie, et spirituels comme une Parisienne qui a de l'esprit. Il en fait des nouvelles à la main, au pinceau, étincelantes de verve et de brio. C'est ainsi qu'il a fait, pour Mme Alexandre de Girardin, un éventail qui forme les mémoires de toute la villégiature passée pendant la dernière saison à son château d'Agnetz, cette terre pittoresque près de Clermont, d'où M. Émile de Girardin écrivait, cet automne, ces fameuses *Lettres d'Agnetz* publiées par la France.

Vous voyez là le château et toute l'existence qui s'y menait avec ses incidents imprévus et ses gaietés champêtres. Les châtelains et leurs hôtes y sont représentés avec une ressemblance étonnante, d'un coup de pinceau. C'est amusant comme une revue de fin de saison réussie. Rien n'est omis de ce qui a particularisé la villégiature dans cette charmante résidence, et tout cela est traité avec un art, un entrain merveilleux. Cet éventail est une des œuvres les plus artistiques et les plus originales que j'aie vues, et il serait à souhaiter que Mme de Girardin s'en dessaisît quelque temps au profit du prochain Salon de peinture.

Eugène CHAPUS.

LA MAISON MORTE

Le *Court Journal*, de Londres, a révélé une excentricité comme on n'en voit guère qu'en Angleterre.

Au centre de Norfolk street, Strand, dans un des quartiers les plus populeux de Londres, il existe un singulier « monument commémoratif », inconnu cependant des passants si nombreux dans cette rue.

Au coin de Howard street, on remarque une grande maison qui semble presque abandonnée. Les jalousies du premier étage, hermétiquement closes, sont recouvertes d'une épaisse couche de poussière et toutes moisies par la vétusté. C'est que depuis un demi-siècle personne n'y a touché ; nul pied humain n'a pénétré dans l'appartement qui est situé au premier étage.

On raconte qu'il y a cinquante ans, lord M... était sur le point d'épouser miss V... Le jour était fixé, le matin de la célébration du mariage était arrivé. On avait préparé un déjeuner somptueux dans le grand *Dining hall*, où les convives étaient déjà réunis. Tout à coup on vint annoncer que la fiancée renonçait au mariage et quittait l'Angleterre.

Lord M... ne dissimula aucune irritation ; il se dirigea immédiatement vers la salle où le repas avait été servi, et, sans prononcer une parole, il tira les rideaux et ferma les volets ; puis, faisant sortir les invités, il mit les clefs des serrures dans sa poche. Enfin, sur son ordre et sous ses yeux, les issues furent condamnées, clouées et verrouillées, afin qu'âme qui vive n'y pût jamais entrer.

Depuis cette étrange histoire, la maison a été louée ; mais lord M... a stipulé que les pièces qu'il avait occupées resteraient dans l'état où il les avait laissées, et une somme de 5,000 fr. a été payée chaque année comme indemnité au locataire.

En 1870, lord M... est mort, mais personne n'a encore osé ouvrir les portes de son appartement, où la table du banquet nuptial est telle qu'au jour fixé pour le mariage : couverte de fleurs et de mets que la poussière doit maintenant recouvrir comme dans le silence du tombeau.

Ch. D.

PLANCHE G. N° 595. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mlle Adolphine Koenig (rue Monsigny, 19).



Jules David

A. Levy, imp. r. de Marsis, 66.

1291
A. Boudry
Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de bal de M^{lle} Adolphine Koenig, rue Monsigny, 19.

Cinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Duber, 12. Eau Figaro B^{is} B^{is} Nouvelle, 1.

Machine à coudre de H. Seeling, B^{is} Sebastopol, 70 et 76, des P^{ts} Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

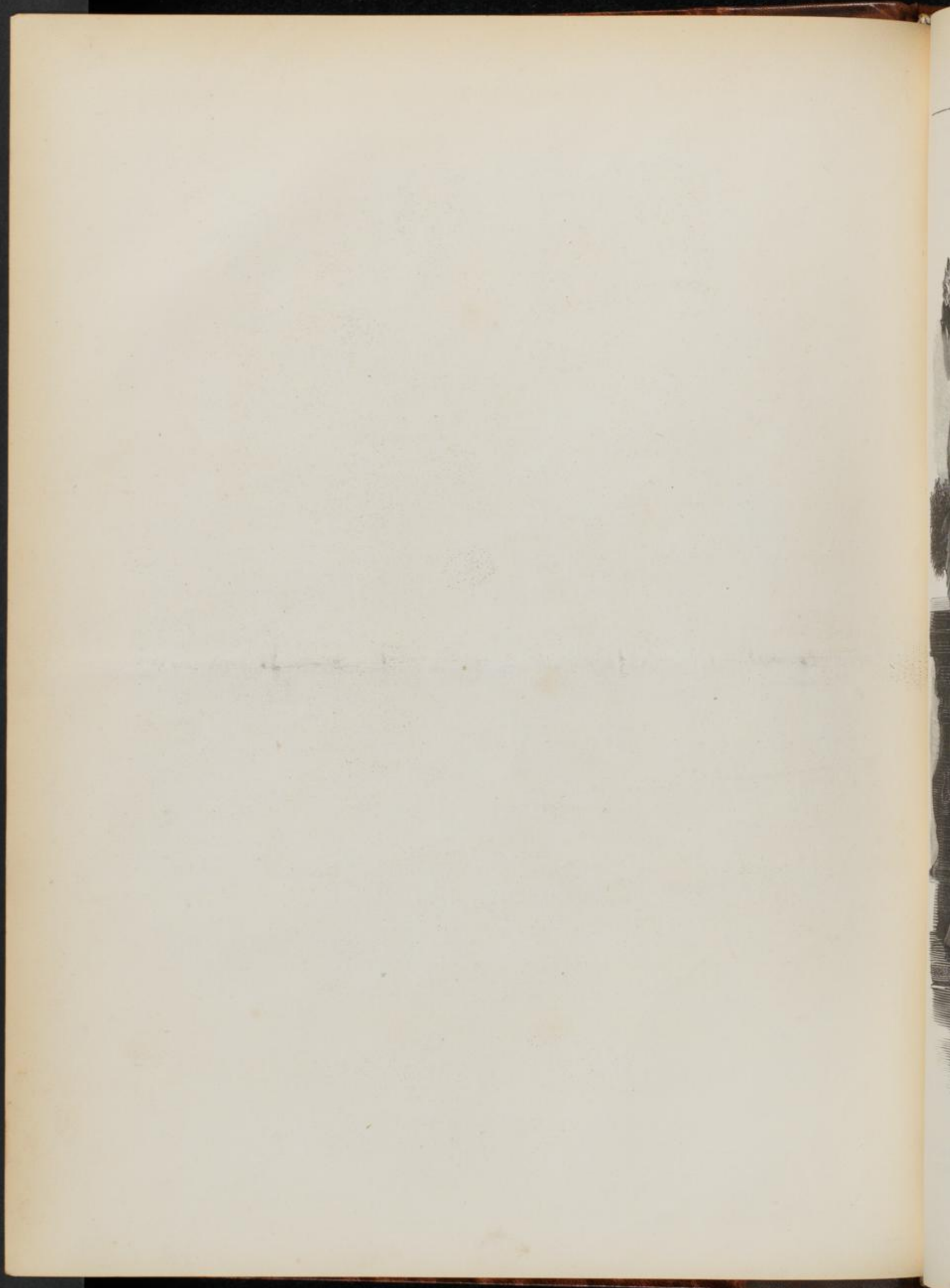


PLANCHE G, N° 587. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTES DE BAL

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

SAYNÈTE

SCÈNE TROISIÈME

Crochard, les précédents.

CROCHARD (sans voir Perrette qui est à la cheminée, il va vers la table.)

Eh bien, ce premier déjeuner? Où est-il? Où est Madelon? Réponds donc, animal! Es-tu sourd? Dors-tu encore à l'heure qu'il est, paresseux? Va chercher mon café.

PIERROT

Oh! oui, monsieur, merci de vos bontés, j'ai très-bien dormi.

CROCHARD

Est-il devenu fou? (*Il voit Perrette.*) Ah! oui dà! Je surprends monsieur en bonne fortune... avec Perrette! (*A part.*) Un beau brin de fille! (*Haut.*) C'est donc pour ça, petite, que Pierrot perd la tête et répond de travers?

PERRETTE

Pardon, excuse, monsieur Crochard, je le tourmentais pour qu'il me procurât le plaisir de vous voir.

CROCHARD

Et il ne voulait pas? (*A part.*) Je comprends ça! (*Haut.*) Je vais le renvoyer et tu me conteras tes petites affaires. (*A Pierrot.*) Va-t'en dire à Madelon que je ne prends pas de café ce matin, qu'elle me fasse une tasse de chocolat. Allons, réveille-toi, obéis. (*Il le secoue et le pousse vers la cuisine.*)

PIERROT, effrayé.

Voilà, monsieur, j'y vas! (*Il sort, mais il reste derrière la porte et montre sa tête de temps en temps.*)

CROCHARD

Je devine ce que tu me veux, poulette?

PERRETTE

Poulette? (*Haut.*) Je m'appelle Perrette, monsieur Crochard; c'est moi la fille au grand Jacques, à qui vous avez prêté dans le temps...

CROCHARD

Je sais ton nom, je sais tout ça, ton père ne veut pas paye.

PERRETTE, tristement.

Il ne peut pas, monsieur!

CROCHARD

Vas-tu pleurnicher? Non, je t'en prie! Ça enlaidit, les larmes, et une fille qui n'a que sa beauté doit toujours sourire. Voyons, souris-moi un peu et ne baisse pas tes yeux si tu veux que j'en voie la couleur! Souris-moi donc!

PERRETTE, à part.

Je ne peux pas! (*S'efforçant pour prendre un air riant.*) Monsieur, pardonnez-moi... j'ai peur de vous!

CROCHARD

On peut m'apprivoiser, c'est ton affaire! Tu ne dis plus rien,

es-tu si sotté que cela? (*Pierrot passe sa tête, et montre le poing à Crochard sans que celui-ci le voie.*)

PERRETTE

Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Crochard? mon pauvre père...

CROCHARD

Laisse-là ton père, parle de toi!

PERRETTE

Eh bien, moi... je serai bien à plaindre si vous ne voulez pas me faire crédit, car c'est moi et Pierrot qui allons être vos débiteurs.

CROCHARD

Tu épouses cet âne de Pierrot?

PERRETTE

Pierrot n'est pas un âne, monsieur Crochard! c'est un bon et brave garçon que j'aime et qui vous paiera bien, si vous voulez attendre encore deux ans, trois tout au plus! (*Même jeu de Pierrot, qui, sans être vu de Crochard, envoie un baiser à Perrette.*)

CROCHARD

Pas une semaine, pas un jour. Tu te maries, tu prendras sur ta dot. Tu aimes Pierrot? Tant mieux pour toi. Mille écus pour avoir ce beau mari, ce n'est pas trop cher! Ton père verra les huissiers aujourd'hui.

PERRETTE, à part.

Vieux monstre, va!

CROCHARD

Tu dis?

PERRETTE

Je dis que vous me ferez peut-être grâce quand vous aurez goûté ma crème.

CROCHARD

Ah! tu as de la crème? de la vraie?

PERRETTE

Goûtez, monsieur, et si vous n'êtes pas trop méchant, vous en aurez de la même tous les jours.

CROCHARD

Voyons d'abord. Oh! c'est qu'on ne me trompe pas, moi! mais quelqu'un l'a déjà goûtée! on a bu dans ma tasse! Est-ce ce polisson de Pierrot?

PIERROT, paraissant.

Monsieur?

CROCHARD

Je ne t'appelle pas.

PIERROT

Monsieur a demandé une tasse? (*Il va en chercher une au buffet.*)

CROCHARD, à part.

Le drôle écoute aux portes et la petite me tend un piège. (*A Pierrot qui lui présente une tasse.*) Qui a bu dans ma tasse?

PIERROT

Moi, monsieur. Vous dites que le lait du pays est empoisonné. Mon devoir était de ne pas vous en laisser boire une goutte sans avoir fait l'épreuve sur moi-même; je peux vous répondre de celui-ci, monsieur. Goûtez, goûtez!

CROCHARD, après avoir goûté la crème (en colère).

C'est de l'eau, et de l'eau claire! Ah! on se moque de moi? (Il veut jeter le reste de la tasse à Perrette, il se ravise et le lance au nez de Pierrot qui fait semblant de pleurer.)

PIERROT

Oh là là! Oh là là! (A part.) Ça va bien, il est furieux!

CROCHARD, le poussant dehors et fermant la porte au verrou.

Toi! je te chasse, et je te retiendrai sur ton compte tout le mobilier que tu m'as usé et toute la vaisselle que tu m'as cassée! (A Perrette.) Quant à vous, la belle, vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir payé votre malice.

PERRETTE, ramassant son sabot, qu'elle n'a pas eu le temps de remettre.

N'approchez pas, ou je cogne!

CROCHARD

Elle le ferait comme elle le dit! Voyons, Perrette, es-tu folle? qu'espères-tu de moi avec ces manières-là?

PERRETTE

Rien, je n'espère plus rien! j'étais venue avec l'espérance de vous attendrir...

CROCHARD

On peut toujours m'attendrir. Promets-moi...

PERRETTE

Rien, vous dis-je! j'ai eu une mauvaise idée, le bon Dieu m'en punit.

CROCHARD

Quelle idée avais-tu? Elle était peut-être bonne?

PERRETTE

Non! elle était indigne de moi! je voulais faire la coquette avec vous, j'avais oui dire... c'était mal, je n'ai pas pu seulement vous faire un sourire.

CROCHARD

Donne-moi un baiser, je te tiens quitte du sourire! (Pierrot paraît à la porte de droite armé d'un manche à balai.)

PERRETTE

Et de la dette?

CROCHARD

Et de tout, si...

PERRETTE

Assez! vous êtes un vieux coquin, laid, bête et méchant! N'avez-vous pas de honte de ruiner le pauvre monde? Ah! vous faites le brave homme, vous, et il y a des gens qui croient que vous rendez des services! Ah! vous voulez être conseiller municipal, vous faites même le généreux quand on vous regarde? Vous diriez volontiers que vous avez fait grâce à beaucoup de débiteurs. Je me le suis laissé dire aussi, à moi; mais je vois comment vous agissez! vous prêtez aux maris et aux pères avec

l'espoir de perdre et d'avilir leurs femmes et leurs filles? Eh bien, je vous le dis, vous êtes un infâme et je vous méprise!

CROCHARD

Soite fille! (A part.) Elle me fera du tort, il faut... (Haut.) Oui, tu es une soite, Perrette! une prude qui monte sur ses grands chevaux et qui fait d'une plaisanterie une grosse affaire. La preuve que je ne te faisais pas de conditions, c'est que je consens à ce que tu désires, et que je ne prétends pas à ta reconnaissance. Je te donnerai du temps, mais tu payeras l'intérêt?

PERRETTE

En argent, oui, monsieur!

CROCHARD

Est-ce que je te demande autre chose? Tu n'es pas déjà si belle! (A part.) Si, elle est belle, mais l'argent est plus beau que tout. (Il va pour sortir à droite et trouve Pierrot sur le seuil.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, toi?

PIERROT, grattant le plancher avec le bout de son manche à balai.

Je balayais votre escalier, monsieur, je balaye!

CROCHARD, à part.

Il m'aurait bien balayé les côtes! Allons, soyons généreux! (Haut à Perrette.) Je te donne quatre ans et j'augmente l'intérêt tous les ans.

PERRETTE

Soit, monsieur. (Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME

Perrette et Pierrot

PIERROT

Eh bien?

PIERRETTE

Peu importe l'intérêt, c'est du temps qu'il nous fallait.

PIERROT

Et la crème? que veux-tu? elle était trop bonne pour ce vieux gueux.

PIERRETTE

Comment! c'est toi... Eh bien, tu m'as rendu un grand service, Pierrot!... tu m'as avertie et protégée. Sans toi, je me serais peut-être décidée à lui sourire, et rien que pour ce sourire-là, j'aurais été honteuse devant toi et en colère contre moi tout le reste de ma vie!

George SAND.

LES PAROLES D'OR

Au début de la jeunesse, on cherche l'emploi de ce que l'on sait et de ce que l'on peut, de ses aptitudes et de son caractère. Cela t 100 (quand on le trouve), on se case, on se marie, on travaille, on a des succès, des revers, on éprouve quelques joies, on pleure souvent; et puis, tout surpris, on s'aperçoit qu'on est vieux, très-vieux, et que l'écheveau de la vie est bien près d'être dévidé. Quel vieillard n'a éprouvé cette surprise? Et quel, dans cette voie descendante, n'a été tenté de dire comme Voltaire octogénaire: « Quand j'étais à l'âge heureux de soixante-dix ans! »

LITTRÉ.

LA ROSE *

Quand sa tunique de verdure
S'ouvre pour livrer au matin
Tous les trésors dont la nature
Prodigue orne son jeune sein;

Quand sa corolle fraîche et pure
Exhale des parfums divins,
Elle se redresse, bien sûre
D'être reine de nos jardins.

Rose blanche, pourpre ou noisette,
Avec tes grâces de coquette,
Qui pourrait lutter, dis-le moi?

Nulle, et pourtant la violette,
Qui se cache aimante et discrète,
O rose ! nous plait mieux que toi.

Germain PICARD.

LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE.)

I

Le 15 septembre 18... vers quatre heures du matin, une femme d'un certain âge suivait l'unique rue — la Grande Rue — du village d'Essertennes, dans le Jura.

Elle marchait vite. Ses vêtements en lambeaux, blancs de poussière; ses cheveux épars sur son cou, ses yeux hagards, noyés de larmes; ses plaintes, ses sanglots lui donnaient un aspect vraiment effrayant.

Parfois elle s'arrêtait. Elle essuyait les larmes qui inondaient ses paupières, elle cherchait à comprimer les battements de son cœur; puis elle reprenait sa marche ou plutôt sa course.

Au bout de la rue se dressaient les vieilles tours crénelées du château d'Essertennes.

Elle se dirigea vers la porte, contre laquelle elle frappa à coups redoublés. Les aboiements des chiens lui répondirent. Enfin la porte s'ouvrit.

— Comment ! c'est vous, la Simone, à cette heure ? dit un individu qui s'avança sur le seuil.

La Simone était haletante.

— Ce n'est pas vous que M. Édouard et ses amis attendaient... Où est votre mari, où est Claude ? Il devrait être ici pour conduire ces messieurs à la chasse...

La Simone éclata en sanglots.

— Vous pleurez ?... Pourquoi ?

Elle le repoussa brusquement en s'écriant :

— Je veux voir M. Édouard, réveillez-le !...

— Ah ça, vous êtes donc folle ?

Et comme elle courait, sans vouloir l'entendre, il lui cria :

— M. Édouard et ses amis sont en train de manger un morceau, en attendant Claude, votre mari...

La Simone se précipita vers le château, grimpa les escaliers du premier étage et entra dans une vaste salle au milieu de laquelle, autour d'une table, quatre jeunes gens étaient assis.

* Sous ce titre : *Vous les connaissez !...* lequel vise au réalisme et à la fantaisie, M. Germain Picard vient de publier quatre nouvelles en prose et en vers dont il nous serait difficile de recommander ici la lecture complète. Mais nous ne résistons pas au plaisir d'en extraire le joli sonnet ci-dessus, en ajoutant que le volume, orné de quatre mignons portraits gravés à l'eau-forte par M. Guillomot fils, est un véritable chef-d'œuvre de typographie; on y reconnaît partout le goût éclairé de M. Motteroz, qui n'a point failli à sa belle devise : *Tu penses, j'œuvre.* — R. H.

— Tiens ! c'est toi, Simone... et Claude ?

La femme fit un faux pas en avant, essaya de comprimer les sanglots qui l'étouffaient, et tomba à la renverse en poussant un grand cri.

— Eh bien ! merci, mon cher Édouard, si c'est là la surprise annoncée !...

— Mes amis, répondit celui qu'on appelait Édouard, la Simone vient nous apprendre un malheur, j'en suis certain.

La pauvre femme était en proie à une violente attaque de nerfs. Ses mains étaient crispées. Ses bras se tordaient, sa bouche était écumeuse. Elle criait.

Les témoins de cette scène, un moment surpris, émus même, ne tardèrent pas cependant à prodiguer des soins à la Simone.

La crise se passa, mais la Simone tomba dans un accablement profond.

— Simone, disait Édouard avec anxiété, Simone, où est Claude ?

La Simone ouvrit les yeux.

— Mon Claude, fit-elle tout à coup, en regardant ceux qui l'entouraient d'un air étonné... où il est ? Je n'en sais rien... Il a disparu... Claude ! Claude ! appela-t-elle.

II

Édouard d'Essertennes avait trente ans. C'était un fort gaillard, d'un grand cœur, d'une nature un peu sauvage, et qui n'aimait passionnément que deux choses au monde : la solitude et la chasse.

Orphelin à l'âge de quinze ans, Édouard avait été élevé par un sien parent, son tuteur, qui, un beau jour, s'était débarrassé de lui en l'envoyant étudier à Paris.

Là, il vécut tristement, laborieusement aussi, car, pour oublier ses belles et chères montagnes, il se consacra à l'étude et ne connut que fort peu ce qu'on est convenu d'appeler la *vie parisienne*.

Puis, quand il fut maître de sa destinée, il s'en retourna dans son pays, s'ensevelit dans son vieux château d'Essertennes, ayant pour compagnons ses livres, ses chevaux, ses chiens et son garde-chasse, — le vieux Claude.

Édouard avait arrangé sa vie de telle sorte qu'il ne pouvait trouver l'ennui : le matin, en été, après quelques heures de travail, c'étaient les longues promenades à cheval, à travers bois ou dans les vallées; en hiver, les promenades en traîneaux dans les montagnes; et presque en tout temps, la chasse.

Sa réputation de chasseur était si bien établie qu'on voulut lui faire l'honneur, dans son canton, de le nommer capitaine de loupeterie; mais Édouard repoussa cet honneur, et se contenta de tuer loups, sangliers et lièvres pour son seul plaisir.

Cependant, il arriva un jour où il se souvint de ses amis, certains chasseurs parisiens.

— Mon garde, mes chiens, ma maison sont à vous, leur écrivit-il.

Trois d'entre eux acceptèrent son invitation.

Le soir de leur arrivée, il leur dit :

— Depuis huit jours, Claude vit dans les bois, chassant non pas les lièvres, mais les braconniers. Ah ! les braconniers... Il y a trente ans qu'il les hait et qu'il leur fait la chasse. Demain, à l'aurore, Claude vous réveillera.

Édouard se leva avant le jour.

Il appela ses amis qui, malgré tous les plaisirs promis à la chasse, trouvèrent l'heure du réveil un peu matinale et ne manquèrent pas d'en faire la réflexion.

— Déjeunons ! il faut prendre des forces, car nous irons loin. Claude va venir.

Or, Claude ne vint pas.

Depuis un certain temps déjà, nos jeunes gens étaient en

train de savourer le petit vin blanc d'Arbois, tout en *cassant la croûte*, comme disent nos montagnards franc-comtois, lorsque survint la Simone.

Dans la maison du bon Dieu, — ainsi appelait-on le château d'Essertennes, au village, — chacun s'était mis en quatre pour secourir la pauvre femme.

— Ah ! monsieur Edouard, s'écria-t-elle dès qu'elle put parler, je vais vous raconter l'affaire. Il y a huit jours, mon mari partit en me disant :

« — Simone, monsieur attend des amis ; je vais veiller au grain. »

Au grain, c'est-à-dire qu'il voulait empêcher les braconniers de chasser chez vous. Un matin, il me quitta comme d'habitude ; le soir, il ne rentra pas. C'est qu'il a couché à Pressiat, pensai-je. Cela lui arrivait souvent. Du reste, s'il lui était advenu quelque chose, je m'imaginai que Tom, son chien, vous savez ? serait revenu au logis. Je l'attendis toute la nuit. Au jour, je n'y tins plus ; j'étais effrayée, j'allai chercher Auguste Grobourg, le fiancé de ma petite Claudie. Mais Auguste est en Suisse et je ne trouvai que ses trois gredins de frères, de mauvais drôles, ceux-là, et qui détestent Auguste parce qu'il est le fiancé de Claudie et que c'est un bon sujet. Je partis seulement à la recherche de Claude. Je rentrai tard : personne que Claudie. Je crus que j'allais devenir folle. Je courus, avec ma fille, au hasard, à travers les bois, appelant : « Claude ! Claude ! »

Rien !

A Pressiat, on ne l'a pas vu.

« Oh ! alors, me dis-je, c'est qu'on l'a tué, qu'on a tué aussi son chien ! Il faut que je les retrouve... »

Et j'ai passé toute la journée d'hier à sa recherche, et... et... et...

— Oh ! monsieur Edouard, s'écria-t-elle à la fin en fondant en larmes, venez avec moi, je vous en prie... Claude vous aimait tant !

Edouard essaya de la calmer.

— Et Claudie ?

— Claudie a voulu rester à la cabane du bois ; la pauvre petite est malade de fatigue et d'émotion.

— Eh bien, toi, Simone, tu vas rester ici, tu ne pourrais plus marcher. Je vais partir avec mes amis. Pour nous guider, nous prendrons en passant les frères Grobourg ; ceux-là connaissent les bois comme leurs poches...

— Mais, monsieur, Auguste n'y est pas. Ah ! s'il était ici ! Quand même ce seraient ses frères qui... Mais il n'y est malheureusement pas, le brave garçon...

— Nous nous passerons de lui, et nous forcerons bien les trois gredins, comme tu les appelles, à marcher avec nous.

III

Vingt minutes après, Edouard frappait à la porte de la maison des Grobourg. Comme on hésitait à ouvrir, Edouard frappa de nouveau. Cinq ou six chiens de forte taille essayaient, tout en hurlant, de franchir le treillage qui entourait la maison.

— Ouvrez, ou je tire sur vos chiens ! cria Edouard.

La porte s'ouvrit et les trois frères firent taire leurs chiens en les poussant du pied vers le chenil.

Edouard leur apprit ensuite le but de sa visite. Ils hésitèrent à répondre.

— Venez, et non-seulement je vous payerai cette journée, mais je vous permettrai de chasser sur mes terres pendant toute la semaine.

Ils refusèrent.

Camille ETIÉVANT.

(La suite au prochain numéro.)

L'APPUI MORAL

(SIMPLE RÉCIT.)

I

Ceci, disons-le tout de suite, est une histoire vraie.

Brunet appartenait à cette classe de travailleurs infatigables à qui le labeur non interrompu procure, à Paris, la plus forte rémunération.

Hors l'époque du chômage pour lui, chaque journée amenait avec elle six à huit francs de gain. Huit francs ! une fortune, il y a trente ans ; huit francs ! aujourd'hui, un revenu à peine suffisant pour faire vivre une famille.

Mais Brunet venait d'entrer dans la période cruelle où l'ouvrier sent sa vigueur l'abandonner ; ses mains hésitaient en manœuvrant les lourds ciseaux du découpeur, il ne taillait plus le drap avec assurance, il le morcelait. Le patron fronçait le sourcil à chaque nouvelle maladresse du vieux découpeur, et Brunet essayait une larme furtive chaque fois qu'il gâtait une pièce.

Chez l'homme, les pleurs sont l'indice d'un découragement profond ou de l'absence complète de virilité.

Brunet ne manquait certes pas d'énergie, mais il commençait à douter de ses forces.

Sur ces entrefaites, sa femme meurt, une précieuse ménagère. Brunet, en proie à la douleur la plus vive, a déserté l'atelier pendant huit jours ; son patron l'envoie chercher. Enfin, le voici, il reprend ses outils. Malheureusement, ses doigts crispés peuvent à peine faire mouvoir les branches des ciseaux. Il jette l'instrument de travail à terre ; puis, honteux de son emportement, il s'écrie :

— Quoi ! je viens de maltraiter ce qui m'a si longtemps nourri. Ingrat que je suis !

II

Brunet présumait trop de lui-même. Malgré toute sa bonne volonté et son assiduité, le produit de ses journées n'était plus le même que par le temps passé.

Le soir, rentré chez lui, l'ouvrier se trouvait seul. Seul ! mot qui renferme tant de tristesse sombre, pour qui a vécu pendant vingt-cinq ans avec une femme aimée.

Le découpeur envisageait donc, dans sa plus navrante réalité, la solitude où désormais devait s'écouler et se terminer sa misérable existence.

Afin de mettre ses dépenses en rapport avec ses ressources amoindries, il est obligé d'abandonner le logement propre où florissait jadis son heureux ménage ; il loue un cabinet exigü, situé rue Saint-Jacques, dans une maison voisine du noir édifice qui porte inscrit sur sa façade : « Lycée Louis-le-Grand. »

Manquant d'argent, le pauvre veuf est forcé de vendre ses meubles pièce à pièce. Il ne lui reste qu'un chétif lit en fer, une chaise boiteuse, des hardes au fond d'un coffre ou appendues à la muraille, et quelques pieux souvenirs de celle qui n'est plus.

Les amis du misérable devinrent plus rares, leurs visites plus courtes. Bref, l'heure sonna bientôt où Brunet ne vit plus âme qui vive.

La solitude est mauvaise conseillère. Dégoûté de la vie et attristé, les idées les plus folles traversent la tête du vieil ouvrier ; le désespoir s'est emparé de lui. Il est perdu !

Le mardi 25 décembre 187., il ne restait plus à Brunet que quelque menue monnaie, il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures, et il était resté comme plongé dans un en-

gourdissement bestial. Tout-à coup, il sort de chez lui éperdu, il se rend chez le marchand de vin qui fait le coin de la place Gerson et de la rue Saint-Jacques; il absorbe, coup sur coup, cinq verres de cette liqueur létifère et verdegriée qu'on nomme absinthe.

Brunet s'est enivré pour la première fois de sa vie.

Il franchit rapidement les six étages qui donnent accès dans son galetas; il s'enferme, bouche les fissures de la porte et de la fenêtre avec des chiffons, transforme en fournaise le réchaud qui ne doit plus servir à préparer ses aliments; il embrasse le portrait de sa femme et se jette sur son lit.

La mort l'attend là; une mort certaine. Brunet a lu cela quelque part. Il ferme les yeux.

III

Au chevet du lit du suicidé, une jeune fille est assise. Elle veille. Pleine de douceur et d'empressement, elle soigne Brunet.

Les amis du découpeur ne sont pas venus au secours du malheureux; c'est sa voisine, une orpheline, qui est accourue et a forcé la porte pour porter secours au pauvre homme dont les gémissements sont parvenus jusqu'à elle.

Digne et courageuse fille! Il aurait fallu entendre avec quels accents chaleureux elle parla au vieillard dès qu'il eut repris ses sens; comme elle lui reprocha avec fermeté l'acte coupable qu'il venait de commettre en cherchant à éteindre une vie qu'il n'appartient pas à l'homme de s'arracher.

Brunet écoutait la jeune fille avec attendrissement; il lui prend la main, la baise à plusieurs reprises, et lui dit :

— Enfant! vous êtes mon bon ange et mon sauveur. Je vous jure de ne plus rien tenter pour me détruire. J'étais fou, vous m'avez rendu la raison; j'étais faible, vos conseils m'ont ranimé. Soyez ma fille, ne me quittez plus.

Depuis, le découpeur a recouvré la santé, il a repris ses ciseaux.

Le soir, la petite voisine travaille à ses côtés et ne le quitte qu'au moment où le sommeil s'empare de lui.

L'appui matériel des hommes n'avait pu soutenir Brunet dans les luttes de la vie; l'appui moral d'une jeune fille l'a sauvé.

ALBERT CAISE.

REVUE DES MAGASINS

Le joli costume de faille noire de Mme DALTROPE-VORMUS, dont le *Moniteur de la Mode* a donné dernièrement le dessin, a fait sensation, nous pouvons le dire, et son prix exceptionnel de 200 fr., a tenté plus d'une de nos abonnées. — Nous sommes même chargée d'annoncer aux personnes qui pourraient trouver leur commande un peu en retard que c'est là un fait exceptionnel, car Mme Daltrophe-Vormus met un soin tout particulier à servir ses clientes dans le plus bref délai. Autant que possible elle aime à avoir une limite déterminée; elle s'arrange alors en conséquence et travaille d'abord pour les plus pressées. Il est donc prudent de lui fixer le délai maximum et minimum.

Le costume ordinaire, du prix de 150 fr., peut être exécuté en lainage de fantaisie ou velours de chasse, selon qu'on le préférera; dans ce dernier cas, il n'y a d'autre garniture que des boutons noirs assortis, ou en métal.

Mme Daltrophe-Vormus est toujours disposée à accorder à nos abonnées les avantages que nous avons signalés dernièrement; il suffit, pour cela, de lui écrire « rue Vivienne, 14 », en se recommandant de nous, et de bien désigner ce que l'on veut; dire clairement le genre de toilette, le prix qu'on veut y mettre, puis envoyer un corsage et des mesures de jupe, avec les indications personnelles à chaque femme et que celle-ci seule peut donner.

Mme Daltrophe-Vormus se chargera également de faire une robe de bal, de soirée, etc., et en fixera d'avance le prix d'après le choix des étoffes et des garnitures. Elle saura parfaitement copier un dessin et reproduire

exactement la toilette, et si l'on s'en rapporte à son goût pour créer un joli modèle, on n'aura pas lieu de le regretter.

— Il n'est pas de concurrence sérieuse à craindre pour la *Ceinture Régente*, parce qu'elle est unique au monde, et que Mmes DE VERTUS sœurs possèdent seules le secret de sa coupe. Cette ceinture est à la fois un corset hygiénique approuvé par les médecins de la Faculté, et un corset élégant et coquet, apprécié de toutes les jolies femmes. Qu'elle soit établie en beau couil, en moire ou en satin, sa forme, sa façon restent les mêmes. Mmes de Vertus sœurs apportent un soin égal dans la confection de chaque modèle.

Nous avons déjà signalé à nos lectrices les importantes modifications apportées dans la coupe et la fabrication de ce corset célèbre. Il est à même d'allonger, d'amincir et de cambrer la taille autant que la couturière la plus exigeante peut le souhaiter pour la cliente qu'elle habille. Mais, tout en apportant à leur *Ceinture Régente* les changements nécessités par la mode, Mmes de Vertus n'en tiennent pas moins à maintenir ses précieuses qualités; celles surtout qui rendent ce corset si utile aux personnes délicates, aux jeunes filles, et le font choisir de préférence à tout autre par les mères vigilantes.

La maison de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) est un rendez-vous aristocratique où les femmes de la société sont heureuses de se rencontrer; personnel, salons, installation et produits, tout est à la hauteur de la clientèle qui lui a donné sa confiance, et d'une direction qui, par son honorabilité, l'a méritée à tant de titres.

— La saison des bals est pour la maison LASSALLE et Cie une occasion de signaler son goût exquis. Les toilettes expédiées depuis quelques jours en province et à l'étranger par cette importante maison sont des types de grâce et de distinction. Le mélange heureux du satin, du taffetas et du crêpe, avec ornementation de guirlandes de fleurs, l'harmonie des teintes, la nouveauté des garnitures, sont dignes des plus grands éloges. Quelques toilettes pour jeunes filles sont en tulle lamé, très-vaporeuses et simplement décorées en traine de feuillage.

Les prix de la maison Lassalle sont beaucoup moins élevés que ceux des grandes couturières et l'on a aussi l'avantage de n'avoir jamais qu'une toilette tout-à-fait comme il faut, aucune excentricité n'étant admise par la clientèle que la maison Lassalle a l'habitude de fournir. On peut se faire envoyer des renseignements et connaître exactement les prix des costumes qu'on désire se procurer.

Nous avons vu aussi, dans les envois dont nous venons de parler, de très-jolies sorties de bal en cachemire brodé, avec franges de plumes ou bordure de cygne.

On sait que la maison Lassalle excelle à organiser les trousseaux et les corbeilles de mariage. Toutes les acquisitions de fourrures, cachemires, bijoux, étoffes de tous genres et objets de toilette, peuvent lui être confiés; la rapidité de l'exécution des commandes; quelle qu'en soit la difficulté, tient à une excellente organisation dans laquelle figure un personnel nombreux et intelligent.

Le prospectus de chaque saison est envoyé gratuitement à qui le désire. Adresser toutes les lettres et demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (rue de Grammont, 21, à Paris.)

SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil*: à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez Mme veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépot principal pour la vente en gros); Guertain, rue de la Paix, 45; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les facons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature: A. Rowlands and sons, en encre rouge.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.